

EN
RACONTANT

RECITS DE VOYAGES

EN FLORIDE, AU LABRADOR ET SUR LE FLEUVE
SAINT-LAURENT

PAR

M. J. U. GREGORY

Chief de Bureau du Ministère de la Marine à Québec.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

ALPHONSE GAGNON



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne

1886

En racontant Récits de voyages en Floride, au Labrador et sur le fleuve Saint-Laurent

John Uriah Gregory



Typographie de C. Darveau, Québec, 1886

Exporté de Wikisource le 11/04/2017

EN
R A C O N T A N T

RÉCITS DE VOYAGES

EN FLORIDE, AU LABRADOR ET SUR LE FLEUVE
SAINT-LAURENT

PAR

M. J. U. GREGORY

Chef de Bureau du Ministère de la Marine à Québec.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

ALPHONSE GAGNON



QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU

82, rue de la Montagne

1886

Table des matières

Les Pêcheurs du Labrador

En Floride

Le Fleuve Saint-Laurent

Le Fleuve Saint-Laurent

Navigation d'hiver

L'île d'Anticosti et ses naufrages

Une Baleine dans le port de Québec

Dans le Bas du Fleuve

Aventures d'une québécoise

Nos gardiens de phares

Un Oiseau sans plumes

LES PÊCHEURS DU LABRADOR

UN ÉPISODE SUR LA CÔTE DU LABRADOR.

Le poète fait des chansons,
Le guerrier massacre des hommes,
Et le pêcheur prend des poissons.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

La surveillance de la marine, c'est-à-dire le soin des phares, des signaux et des postes d'approvisionnements, fait partie de mes attributions. Je dois aussi veiller au bien-être des pêcheurs, surtout dans les mauvaises années, et maintes fois je me suis vu obligé de visiter différents endroits, en particulier la côte du Labrador, et d'y distribuer des secours, la pêche ayant complètement fait défaut. Ces années dernières surtout, l'intervention généreuse et immédiate des gouvernements provincial et fédéral a été mise à contribution.

Le pauvre pêcheur, vivant éloigné des grands centres, est

exposé à bien des privations à raison même de son état. La pêche, comme toutes les choses du monde, du reste, est inconstante, et semble varier au gré du caprice ; là, surtout, la nature a ses retours d'heurs et de malheurs. À une année d'abondance succéderont peut-être plusieurs années qui seront presque nulles. Je ne puis mieux faire, pour vous donner une idée de la vie du pêcheur, que de vous raconter quelques faits venus à ma connaissance, lorsque, en 1868, je fus chargé de visiter la côte du Labrador et autres stations de pêche.

Au commencement de l'automne de cette même année, le gouverneur-général, alors Lord Monck, reçut une lettre du capitaine du vaisseau le *Sphinx*, revenant d'une croisière sur la côte du Labrador, attirant son attention sur l'état déplorable des pêcheurs, et citant, en particulier, le cas d'une famille de la baie Bradore, appelée Jones. Comme cette partie de la côte était comprise dans le territoire de la province de Québec, cette affaire fut référée au gouvernement provincial.

Le ministère de la marine voulut bien tout de même mettre à la disposition du gouvernement le steamer *Napoléon III*, qui devait bientôt visiter les phares du golfe. Sir Narcisse Belleau était alors lieutenant-gouverneur, et l'honorable M. Chauveau, premier ministre de la province.

Ces messieurs prièrent le ministre de la marine, à Ottawa, de vouloir bien me permettre de me rendre sur les lieux, et de porter secours aux pêcheurs en détresse.

Je reçus en conséquence instruction de représenter le gouvernement provincial, qui m'accorda généreusement la somme de \$2,000, avec liberté absolue d'en disposer comme je l'entendrais pour alléger la misère de ces pauvres gens ; j'avais

ordre aussi de ramener tous ceux qui en manifesteraient le désir.

Je partis de Québec le 22 septembre, après avoir fait placer à bord du *Napoléon III* plus de 300 quarts de farine, de viande et autres provisions ; de la poudre et du plomb pour ceux qui, possédant un fusil, pourraient faire la chasse. Inutile de vous raconter aucun incident des trois premières semaines de mon voyage ; je vais de suite essayer de vous décrire l'état dans lequel je trouvai une famille, celle de Jones, comme un exemple de beaucoup d'autres placées dans les mêmes conditions.

Nous atteignîmes Blanc-Sablon, dernière limite du Labrador canadien ; une petite rivière à cet endroit sert de démarcation entre le territoire du Canada et celui de Terre-Neuve.

Je visitai au-delà de trente établissements de pêche. En été, les pêcheurs viennent sur les îles où ils font la pêche. Ces îles sont fort nombreuses sur toute la côte du Labrador, qui s'étend sur une longueur d'environ soixante lieues. La côte elle-même est une assise de granit très accidentée, formant des collines et de petites montagnes sur la terre ferme. Chaque famille possède ordinairement deux maisons. L'une est construite sur l'île où se fait la pêche, et sert de demeure pendant la plus grande partie de l'année ; l'autre est érigée sur la terre ferme. En hiver, ils habitent celle de terre, qui est plus chaude et plus rapprochée du bois, qu'ils vont chercher dans les ravins, quelquefois à des distances considérables, au moyen de traîneaux appelés cométiques.

Lorsque j'arrivai sur la côte du Labrador, j'y trouvai plusieurs familles dans le plus grand dénuement, en face d'un

hiver rigoureux de huit mois. Elles furent toutes abondamment secourues. Le matin du 13 octobre, je poussai une reconnaissance jusqu'à Blanc-Sablon, où je trouvai quelques pêcheurs au service d'une puissante compagnie, qui achetait le poisson et chargeait des navires pour une maison de Jersey. Cette localité était le rendez-vous où tous les pêcheurs des environs venaient échanger les produits de leur pêche contre des provisions de bouche, des étoffes et autres nécessités de la vie. Je m'informai d'abord de cette famille Jones, dont on m'avait mentionné le cas particulier. On me dit qu'elle demeurait à la baie de Bradore, à huit ou neuf milles plus loin mais comme il m'était impossible de m'y rendre par bateau, à cause de la grosse mer qu'il faisait, je pensai qu'il me serait facile d'y arriver par terre, avec l'aide d'un guide qui m'y conduirait à travers les montagnes.

M. Duhamel, naguère gardien du phare de la Pointe Est de l'Anticosti, qui devait remonter à Québec en même temps que moi, s'offrit à m'accompagner. Nous nous habillâmes chaudement, sans trop cependant nous surcharger, et, chaussés de bottes légères de loup-marin et nos poches bourrées de biscuits, nous nous mîmes en route, un pêcheur, autrefois de St. Malo, battant la marche.

Il faisait froid mais beau, et comme les rochers étaient couverts d'une mousse tendre, nous allions passablement vite. Notre guide, qui aimait à causer, contribua beaucoup à diminuer les ennuis de la route, en me décrivant les lieux d'intérêt que nous traversions.

Comme nous n'avions plus que cinq milles à parcourir, nous vîmes venir au-devant de nous un homme d'une grande taille,

au teint bruni, d'une quarantaine d'années, revêtu d'un habit de toile, portant un chapeau de toile goudronné, et chaussé de souliers en peau de loup-marin.

Notre guide, qui le connaissait, l'appela par son nom, et j'appris par là que c'était justement ce pauvre Jones chez qui nous devons nous rendre. Lorsque nous le rencontrâmes, il se dirigeait du côté de la baie, pour tâcher de découvrir quelque chose pour empêcher sa famille de mourir de faim.

Sa démarche semblait indécise, son regard morne et abattu, et son apparence souffreteuse dénotait un homme en proie aux privations et à la misère. Je m'approchai et lui donnai la main, qu'il toucha en homme bien élevé, et répondit d'une manière intelligente et courtoise aux questions banales que je lui adressai.

Je le priai de revenir sur ses pas, vu que je désirais visiter son établissement, ne voulant lui laisser savoir, pas plus qu'à notre guide, la nature de ma mission.

« C'est une bien triste demeure à visiter, me dit-il ; la pêche m'a fait défaut depuis plusieurs années, et je suis réduit à la pauvreté. »

Il me donna à entendre que je devais connaître assez le Labrador pour savoir que la pêche était le seul moyen d'y trouver sa subsistance. Il ajouta qu'il avait été jadis dans une position qui lui permettait de recevoir convenablement les hôtes qui se présentaient ; que M. Noël Bowen, de Québec, y avait passé ses vacances, et que le Dr. Fortin, lorsqu'il était commandant de *La Canadienne*, avait pris, en compagnie d'autres touristes, plus d'un dîner chez lui.

« J'étais heureux de les recevoir alors, ajouta-t-il, et chacun était le bienvenu chez moi, mais aujourd'hui, monsieur, tout cela est terriblement, terriblement changé. »

Je l'amenai graduellement à me parler de ses projets futurs, et j'avoue qu'ils étaient loin d'être encourageants. Je lui demandai s'il n'aimerait pas à quitter la côte avec sa famille pour d'autres lieux, où les moyens de gagner sa vie n'étaient pas si précaires.

« Je suis né sur la côte, répondit-il, je ne l'ai jamais quittée et je ne pourrais le faire maintenant, quand bien même j'en aurais la volonté, attendu que je suis impropre à toute autre occupation que celle de pêcheur, et que je possède le meilleur poste de pêche aux loups-marins des environs. Autrefois, mon père passait pour un homme riche ; il faisait un profit de \$6,000 à \$8,000 par année avec la pêche aux loups-marins ; mais des procès ruineux, et l'insuffisance de la pêche, m'ont réduit à la condition où vous me voyez. »

Des vents d'ouest continuels avaient bouché la baie de glaces à l'époque où les loups-marins font leur apparition, de sorte qu'il ne pût tendre la seine : aucune saison n'avait été favorable depuis plusieurs années.

Le père et la mère de Jones partirent d'abord, abandonnant à lui-même et à ses frères la pêcherie, mais ceux-ci se laissèrent bientôt gagner par le découragement et s'éloignèrent à leur tour. Ses parents étaient morts quelque part près de Québec, et lui, quoique resté seul, ne voulut jamais abandonner le lieu qui l'avait vu naître.

Il faut qu'il soit bien fort ce sentiment qui nous attache au

sol natal, pour qu'on ne veuille pas le quitter, même en de pareilles circonstances ! Il faut que les souvenirs qu'évoquent les lieux de notre enfance tiennent une grande place dans ce pauvre cœur humain, déjà pourtant si tourmenté, pour qu'il ne puisse se séparer des objets mêmes qui sont pour lui une cause de souffrance !

Il est de ces hommes au caractère entier qui se prêtent difficilement aux circonstances, qui considèrent comme une faiblesse de fléchir devant les difficultés qu'ils éprouvent à atteindre le but qu'ils s'étaient proposé. Ces natures, fortement trempées, luttent longtemps avant d'abandonner la partie, et finissent d'ordinaire par triompher.

Tel semblait être Jones, qu'une volonté énergique avait soutenu au milieu des plus rudes combats de la vie.

Il me cita l'exemple d'un pêcheur à qui la pêche avait fait défaut, et qui s'était trouvé à peu près dans les mêmes circonstances que lui. Soudain, le vent avait changé, la baie était devenue libre de glaces.

Le pêcheur avait immédiatement tendu la seine, et, en moins de deux à trois heures, avait pris au-delà de 500 loups-marins, représentant une valeur de quatre piastres chacun.

Peu après, le vent avait de nouveau sauté ; la baie encore une fois s'était bouchée, et notre pêcheur n'avait plus pris de loups-marins cet hiver-là.

Pauvre Jones ! il espérait toujours que la fortune finirait par le favoriser d'une chance pareille.

Tout en causant, nous nous étions rapprochés de sa maison que nous pouvions maintenant apercevoir. C'était une grande

bâtisse en bois, tombant presque en ruines. Tous les matériaux qui entraient dans sa construction avaient été descendus de Québec par goélette. Jones me dit que c'était là sa maison d'été, mais qu'il en avait une plus petite dans l'intérieur, plus près du bois. En approchant de la maison, je remarquai qu'il manquait plus d'une vitre aux fenêtres, et, qu'ainsi exposée au vent, il devait y faire bien froid.

Le propriétaire prit le devant pour attacher un chien-loup que la faim rendait presque furieux, et dont les grognements significatifs auraient modéré la hardiesse de plus d'un brave : il était en effet dangereux pour les étrangers.

Nous pénétrâmes ensuite dans cette maison par la porte de derrière, dans un appartement qui avait servi de cuisine. Le plancher avait été en partie arraché. Comme je prêtais quelque attention à ce fait, Jones s'arrêta et me dit que le printemps dernier, alors qu'il faisait encore froid, il s'était installé dans cette maison, afin de se tenir prêt pour la pêche, mais le manque de nourriture l'avait réduit à un tel état de faiblesse, qu'il lui avait été impossible d'aller chercher du bois de chauffage, et qu'il avait enlevé une partie du plancher pour empêcher sa famille de périr de froid. Les cloisons étaient peintes en imitation de chêne.

Continuant à avancer, nous arrivâmes à la salle de devant, de chaque côté de laquelle on voyait des chambres à travers les portes ouvertes. Les planchers étaient peints en carrés de différentes couleurs. Quelques lambeaux de papier-tenture français adhéraient encore aux murs du salon et des principales chambres. Ce papier, représentant des scènes de chasse de grandeur presque naturelle, devait être autrefois d'une grande

valeur. Quant au reste, toutes ces chambres étaient dans un dénuement complet, à l'exception d'une seule qui contenait un poêle, un escabeau à trois pieds, une table en pin et un gros paquet de filets.

Je me demandais comment il était possible que des êtres humains pussent demeurer dans une semblable habitation sans geler à mourir. Je n'avais encore aperçu personne, excepté le maître du logis, qui nous accompagnait. Aussi, je priai Jones de nous permettre de voir sa femme et ses enfants. Il me répondit qu'ils étaient à peine suffisamment vêtus pour se montrer, mais qu'il irait tout de même à l'étage supérieur où ils étaient, et essaierait de les engager à descendre.

Au bout de quelques instants, j'entendis dans l'escalier les pas d'une personne qui me semblait souffrir d'une bien mauvaise toux : c'était sa pauvre femme, suivie de cinq de ses petites filles, âgées respectivement de trois à douze ans.

Madame Jones portait une veste de coton bien mince et bien usée, et une jupe faite de toile à voile, mais parfaitement propre. Je ne crois pas qu'elle eût des vêtements plus chauds ni qu'elle en portât aucun en flanelle.

Je vis de suite par le salut qu'elle me fit en entrant dans la chambre où nous étions, qu'elle était une femme bien élevée. Elle resta à côté du poêle, près de moi, jusqu'à ce que je la fis consentir à accepter le seul siège disponible de l'appartement ; quant à M. Duhamel et moi-même, nous nous assîmes sur le paquet de filets.

Ah ! quelle expression de souffrance et de tristesse se peignait sur les traits de cette femme. Ses regards n'avaient

plus cet éclat qu'ils reflètent quand l'espérance les anime. Sa figure, pâle et amaigrie, disait assez qu'elle était en proie aux horreurs de la faim et de la misère. Autant que j'en pouvais juger, elle avait dû être jolie et brillante en couleur à l'époque de ses beaux jours.

Elle était Écossaise, née à Glasgow, et pouvait avoir 35 ans. Elle était venue à Halifax visiter une de ses sœurs, employée comme gouvernante chez une famille riche de cette ville, avec qui les Jones avaient des relations commerciales. Quelque temps après son arrivée, le frère de Jones, qui passait pour un homme à l'aise et heureux en affaires, épousa cette sœur, ce qui lui donna l'occasion de leur faire une visite au Labrador, où, à son tour, elle fut mariée à notre pauvre Jones, son beau-frère.

Pendant plusieurs années ils vécurent heureux et dans l'abondance ; mais la fortune, jalouse, capricieuse et inconstante, avait depuis changé ce bonheur en désolation. Aujourd'hui, le spectre de la faim est là qui torture ces enfants et cette pauvre mère, qui a fini par tomber malade.

La famille se composait de neuf enfants, le plus âgé étant une fille de 16 ans. Venait ensuite un garçon de 14 ans ; tous les deux étaient partis pour la chasse avec leur dernière charge de poudre, cherchant à tuer le plus gros oiseau qu'ils rencontreraient, afin de fournir un maigre repas à la famille. Depuis plusieurs jours, ils s'empêchaient de mourir en mangeant de la petite truite, que les enfants pêchaient dans un ruisseau voisin. De graisse ou de beurre pour faire cuire ce poisson il n'y en avait pas plus que toute autre espèce d'aliments ; de fait, ce petit poisson seul avait prolongé leur

existence.

Ces pauvres petits enfants étaient bien maigres et presque nus ; depuis longtemps ils ne connaissaient plus l'usage des bas et des souliers, en hiver comme en été.

Je demandai à Jones s'il ne pouvait pas leur faire quelque espèce de chaussure avec des peaux de loups-marins. Il me répondit que oui, mais qu'il leur fallait d'abord manger, et que les peaux de loups-marins étaient échangées contre de la farine, pour les empêcher de mourir de faim.

Madame Jones me dit d'un ton triste et résigné : « Tout sera bientôt fini, car il ne nous est pas possible de passer un autre hiver comme le dernier, et celui qui va commencer nous trouve encore plus mal pourvu. »

Je lui dis qu'avant d'arriver à la maison, en compagnie de son mari, je lui avais conseillé d'abandonner ce misérable endroit, et je la priai à son tour d'user de son influence pour l'engager à accepter mon offre et à partir de suite. Elle porta vers son mari des regards empreints d'une douce et malade tristesse, et lui dit qu'elle acquiesçait à tout ce qu'il jugerait à propos de faire.

La présence de ces pauvres petits affamés me rappela que les poches de nos paletots étaient remplis de biscuits, que nous avions apportés pour nous-mêmes et notre guide, vu que nous avions une longue course à faire, qui nécessiterait une absence de plusieurs heures.

M. Duhamel et moi, mus par le même sentiment, nous nous levâmes et distribuâmes ces biscuits par poignées. Je n'oublierai jamais la façon dont ils furent dévorés, et les

regards reconnaissants qui se portèrent sur nous.

« Allons, dis-je à Jones, en me tournant vers lui, préparez-vous, je vais vous attendre et pourvoir à vos besoins et à ceux de votre famille. Je vais vous transporter dans une partie du pays où vous trouverez de l'emploi pour vous-même et votre fils.

« Vous recommencerez une nouvelle existence, vous pourrez élever vos enfants convenablement, et, dans le besoin, vous serez certain de trouver des voisins charitables, toujours prêts à rendre service. Vous ne pouvez pas vous établir ici ; ce n'est pas un lieu habitable avec une famille comme celle que vous avez, surtout avec autant de filles. Quel avenir y a-t-il pour elles ici ? Voulez-vous les voir mariées à des hommes aussi pauvres que vous, et recommencer une vie de souffrances et de privations, telle que celle que vous menez maintenant... ?

Je comptais sans l'indomptable énergie de cet homme.

« À Dieu ne plaise, répondit-il ; il n'y a pas de sacrifices que je ne sois disposé à faire pour améliorer le sort de mes enfants, mais je suis impropre à tout autre état que celui de pêcheur. Et je ne puis encore me décider à abandonner ce lieu où Je suis né. »

L'année dernière, ne pouvant obtenir à crédit le gréement voulu pour conduire la pêche à son compte, il s'était engagé à accorder à une autre personne qui lui ferait les avances nécessaires, le privilège de pêcher dans sa baie, lui-même et son garçon devant prendre part aux travaux et avoir droit à un tiers des profits. Il ne reçut pour sa part que quinze loups-marins, représentant une valeur de soixante piastres, ce qui ne

fut pas même suffisant pour acquitter ses obligations envers ses associés. Il sala les carcasses de ces loups-marins pour nourrir ses chiens durant l'hiver, mais la nécessité les força d'en manger eux-mêmes la plus grande partie. Cette viande les rendit malades, tant elle est rance, coriace et difficile à digérer. Une petite fille cependant parvint à se faire à ce régime. Elle en coupait une tranche qu'elle laissait dans de l'eau pour la faire dessaler, puis la faisait chauffer sur le poêle et la mangeait.

Jones me montra sa dernière obligation envers les marchands à qui il devait encore. Cet achat ne contenait que quelques articles, tels que de la farine, des biscuits de matelot, quelques clous, de la ficelle et du fil ; il n'était aucunement fait mention de porc, de thé, de sucre, de mélasse ou de tabac, ces objets étant considérés comme des friandises qu'ils ne pouvaient se permettre. On leur chargeait la farine \$15 le quart, les biscuits \$5 par cent livres, quinze centins pour une livre de clous, et cela en échange de poissons à un bas prix.

En justice pour les marchands, je dois faire remarquer que si leurs prix paraissent élevés, ils subissent souvent des pertes considérables, car quand un pêcheur n'a pas la volonté ou ne peut pas payer, c'est une perte sèche pour eux. Impossible de retirer quoi que ce soit de ces gens-là, qui ne sont pas propriétaires du sol ni d'aucune autre valeur susceptible d'être saisie.

Cette famille si éprouvée avait vendu peu à peu ses meubles, ses effets de ménage, jusqu'aux lits de plume, à des trafiquants qui passaient par là en goëlettes. Jones me pria de sortir pour aller voir sa baie, et qu'il me ferait connaître la manière de prendre les loups-marins.

Tout en marchant, nous passâmes tout près d'un lopin de terre qui avait été autrefois soigneusement enclos : c'était le cimetière de la famille, contenant trois ou quatre jolies pierres tumulaires en marbre, dont chacune indiquait le dernier endroit de repos d'un des membres de la famille, décédés dans des jours meilleurs.

« Je craignais beaucoup », dit-il, en parlant de ceux que la mort avait ainsi couchés là, « que plusieurs autres tombes ne fussent ajoutées à celles-ci l'hiver dernier. Il pourra bien s'en trouver d'autres le printemps prochain, mais celles-là n'auront pas de pierres tumulaires. »

D'un plateau que nous venions d'atteindre. Il me montra sa baie, qui avait la forme d'un fer à cheval, où la pêche aux loups-marins était naguère si abondante. Il me raconta que le printemps dernier, de l'éminence où nous étions maintenant, pendant que sa famille se mourait de faim, des milliers de loups-marins couraient sur la glace, mais étaient trop éloignés pour tenter sans danger d'en faire la chasse. Le vent pouvait changer d'un moment à l'autre ou la glace se fendre, et il aurait été inévitablement entraîné à la mer.

De ce que j'appris, j'en conclus que les loups-marins, lorsqu'ils sont très gras et dans les meilleures conditions pour fournir de l'huile, cherchent de pareilles baies, si elles sont libres de glaces. Ils semblent éprouver un véritable plaisir à s'approcher du rivage, où ils s'assemblent en très grand nombre dans ces havres tranquilles et abrités.

Pour en faire la capture, les pêcheurs se servent de seines fait de corde de la grosseur d'un crayon.

Ces seines embrassent souvent une grande étendue ; on les attache d'un côté de la baie à un cabestan, puis on les charge dans une ou deux barques, et on les déroule vers le point opposé de la baie, où est un autre cabestan, pareil à celui du point de départ. On forme ainsi un demi-cercle à l'entrée de la baie que les loups-marins ne peuvent franchir. Dès que ceux-ci s'aperçoivent qu'ils sont emprisonnés, ils plongent, et en cherchant à gagner les eaux profondes, piquent une tête à travers les mailles de la seine, poussent en avant de toute leur force, et ne reculent jamais. Aussi, ils finissent presque toujours par s'étrangler, et ceux qui échappent à ce danger, sont ramenés au rivage au moyen de la seine, où on les assomme à coups de gourdins.

La chasse aux loups-marins est sans contredit l'une des principales sources de revenu des habitants de cette partie de la côte.

Ces amphibiens semblent être encore très abondants malgré la destruction qu'on en fait depuis plusieurs siècles, car il paraît que longtemps avant la découverte du Nouveau-Monde, des pêcheurs basques, danois, irlandais et norvégiens se rendaient dans ces parages, et y faisaient des captures considérables.

On dit même que lorsque Jacques Cartier découvrit le fleuve St-Laurent, il fut tout étonné de rencontrer un vaisseau de La Rochelle, dans les environs de l'ancien port de Brest, aujourd'hui Bonne Espérance. Dès le milieu de l'hiver les banquises flottantes qui s'étendent à l'est de Terre-Neuve, et partant, dans le golfe à l'est de Betsiamis, sont couvertes de ces mammifères qui y déposent leurs petits. Au bout de deux ou trois semaines, ces derniers sont fort gras et pèsent alors de 40